

Neuf ans auparavant cette ville avait été infestée par les fièvres intermittentes, à la suite de l'inondation que procura la rupture des glaces amoncelées sur le Rhin ⁽¹⁾.

A une petite distance de Besançon, au village de Saint-Vit, placé sur un monticule dans une situation agréable et salubre, l'eau d'une fontaine, assez abondante pour faire tourner un moulin, était conduite au Doubs par un canal. On laissa ce canal s'obstruer, l'eau se répandit dans les plaines voisines, et stagna. Bientôt apparurent beaucoup de fièvres intermittentes ⁽²⁾.

Après qu'on eut construit sur la Dordogne le pont de Cubzac, on s'aperçut qu'un village situé sur la rive droite se dépeuplait : les fièvres intermittentes décimaient les habitants. Une commission de la Société de Médecine de Bordeaux visita les lieux, et s'assura que l'accumulation des terres pour lier le pont à la route avait gêné l'écoulement des eaux dans une vaste plaine très-basse et facilement inondée ⁽³⁾.

Les travaux de terrassement du chemin de fer de Strasbourg à Bâle ayant créé des marais nouveaux, les fièvres périodiques s'accrurent considérablement dans le pays. Il n'y en avait eu, en 1842, que 36 cas, et en 1844, 416; il y en eut 743 en 1845 et 4466 en 1846 ⁽⁴⁾.

Les travaux de remblais et de déblais du chemin de fer d'Orléans n'ont pas eu les mêmes inconvénients, parce que des aqueducs habilement ménagés ont prévenu l'accumulation des eaux ⁽⁵⁾.

Sur les bords du lac Erié, au Canada, les premiers ouvriers qui fouillèrent la terre et creusèrent des canaux, furent atteints de fièvres intermittentes très-graves ⁽⁶⁾.

Non-seulement l'eau qui s'accumule dans les concavités du

⁽¹⁾ Strack; *Obs. med. de diversa febris cont. remittentes causa.* Francof. et Mooguntia, 1789, p. 50.

⁽²⁾ Barrey; *Annales cliniques de Montpellier*, t. XIV, p. 385.

⁽³⁾ Rapport de M. Costes, lu dans la séance du 13 mai 1844. (*Journal de Médecine de Bordeaux*, 1844, p. 313.)

⁽⁴⁾ Dollfus-Ausset; *Gaz. méd.*, t. XV, p. 359.

⁽⁵⁾ Édouard Petit de Corbeil; *Gaz. méd.*, t. XV, p. 515.

⁽⁶⁾ Stratton; *Edinb. med. and surg. Journal.* (*Gaz. méd.*, t. XIII, p. 655.)

sol, mais encore celle qui s'infiltré et stagne près de sa surface fait naître des fièvres intermittentes.

Dans nos landes, sous une première couche de sable souvent assez mince, se trouve un mélange compact d'argile, d'oxides ferrugineux et de sable, qui diminue la perméabilité du sol, entretient une perpétuelle humidité.

Dans la banlieue de Marseille et dans la plaine de la Crau-d'Arles, les fièvres intermittentes sont dues à la mauvaise distribution des eaux d'arrosage, que l'on ne prend pas le soin de faire écouler lorsqu'elles ont servi aux besoins de l'agriculture ⁽¹⁾.

L'irrigation des prairies, lorsqu'elle est trop souvent répétée, finit par imprégner tellement le sol, qu'il devient réellement marécageux. On s'étonne quelquefois de voir les fièvres intermittentes se montrer jusque dans les vallées de nos montagnes des Pyrénées. Cette eau, qui ruisselle de toutes parts, et que l'on dirige à la surface des prairies, s'en écoule avec lenteur, et rend le voisinage des habitations humide et insalubre, surtout lorsque de grands arbres s'opposent à l'action desséchante de l'air et du soleil.

M. Félix Jacquot assure que les fièvres intermittentes ont pris en Algérie un grand développement, depuis qu'on y a commencé les irrigations des prairies et des jardins ⁽²⁾.

D'après ce médecin, les fièvres périodiques ne proviennent pas seulement de ce qu'il appelle le marais-type, mais aussi de tous les lieux où l'eau accumulée ou infiltrée stagne par le défaut d'inclinaison du sol ou des canaux chargés de la transporter au loin ⁽³⁾. Les observations de M. Félix Jacquot, commencées en Algérie, ont été continuées aux environs de Rome; il a vu les fièvres intermittentes régner partout où se trouvent des eaux stagnantes, quelle que soit l'étendue ⁽⁴⁾ des surfaces humectées.

⁽¹⁾ M. Berthulus; *Mémoire inséré dans le Journal de Méd. de Bordeaux*, 1850, p. 36.

⁽²⁾ *Gaz. méd.*, t. XVI, p. 609.

⁽³⁾ *Idem*, p. 584.

⁽⁴⁾ *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XVI, p. 1253.

Les polders de Hollande sont une preuve de cette influence fâcheuse de l'humectation prolongée d'un sol bas et horizontal. Les fièvres intermittentes y sont nommées fièvres des polders.

De petites mares d'eau peuvent être nuisibles à la santé de ceux qui habitent dans le voisinage. M. le professeur Piorry en a cité plusieurs exemples (1).

Ces divers faits mettent hors de doute l'action funeste qu'exercent sur la santé, les localités où l'eau surabonde et croupit.

D'autres faits vont prouver que le dessèchement des contrées humides y a rétabli la salubrité. Ces faits seront comme la contre-épreuve des premiers.

La culture du riz exige l'inondation du sol. Les fièvres intermittentes sévissaient sur les bords de l'Aso avec une extrême fureur; le pape Léon XII y défendit cette culture; dès ce moment, la salubrité fut rendue au pays (2).

En Hollande, le dessèchement des marais, commencé en 1608, diminua la fréquence des fièvres. Mais lorsque les digues se rompirent, comme en 1652, 1653, 1655, 1656, les fièvres reprirent une nouvelle force (3).

La salubrité ne paraît bien établie que quand le dessèchement est complet. Dès la première année, il peut y avoir une évaporation active et plus ou moins funeste. C'est ce qui arriva à l'égard du polder de Wassenaer, desséché en 1666; l'année suivante, une fièvre automnale grave se manifesta (4).

Avant l'encaissement de la petite rivière de Bièvre à Paris, les fièvres intermittentes étaient assez communes dans les quartiers parcourus par ce ruisseau (5).

Au voisinage de l'École militaire de Saint-Cyr, des marais

(1) *Pathologie iatrique*, t. VI, p. 76.

(2) Sorgoni, *Bolletino*, etc. (*Gaz. méd.*, t. XI, p. 742.)

(3) Buchner; Mém. couronné par la Soc. de Méd. d'Utrecht. (*Bull. des Sciences méd.*, t. XII, p. 307.)

(4) *Idem*.

(5) Leçons de M. Chomel. (*Gaz. des Hôpit.*, 1846, p. 373.)

exerçaient une funeste influence. On les fit dessécher, et la mortalité diminua de plus de moitié annuellement (1).

J'ai dit combien Bordeaux avait changé depuis cinquante ans, sous le rapport de la salubrité, par l'élévation, le nivellement du sol, le rapide dégorgeement de ses canaux souterrains, etc.

Bourg en Bresse a subi une transformation salutaire. Les fossés dont les fortifications étaient entourées, et qui contenaient toujours une eau stagnante, ont été convertis en jardins bien cultivés (2).

Montbrison, qui était aussi un foyer perpétuel de fièvres périodiques graves, s'est couvert de promenades et de boulevards qui l'ont assaini (3).

Un étang, près de Verneuil, dans le département de l'Eure, répandant aux environs des fièvres intermittentes, avait été desséché. Pendant vingt ans, la salubrité était rétablie, lorsqu'en 1807 cet étang fut de nouveau rempli; on en forma même un second au voisinage; bientôt apparut une épidémie de fièvres intermittentes pernicieuses (4).

En Hollande et dans la campagne de Rome (5), c'est après de grandes pluies que les fièvres périodiques se manifestent.

Les habitations les plus basses, les plus humides, sont les plus aptes à servir de réceptacle à ces maladies. A Flessingue, dans l'épidémie de 1809, Gilbert Blane observa que ceux qui demeuraient dans le bas des maisons, étaient plus promptement atteints que ceux qui couchaient dans les étages supérieurs (6).

Ainsi, on peut dire que les localités les plus humides, celles où l'air circule difficilement, et où l'eau stagne et imprè-

(1) *Journ. de Méd.* de M. Trousseau, 1845, p. 304.

(2) Monfalcon; *Hist. des marais*, p. 32.

(3) *Idem*, p. 42.

(4) Sobaux; Thèses de Paris, 1812, n° 182.

(5) Le baron Michel, p. 155.

(6) *Medico-chirurg. Transact.*, t. III, p. 6. — Une famille habitait, dans le département de Saône-et-Loire, entre deux petites montagnes, un rez-de-chaussée très-humide. La fièvre la désolait sans cesse. Elle se décida à se loger à un étage élevé, et la fièvre cessa. (Bidault; Thèses de Paris, 1836, n° 186, p. 18.)

gne de vapeurs l'atmosphère, ont presque partout favorisé le développement des fièvres périodiques.

c. — Rapport entre le degré d'humidité du sol ou de l'atmosphère, et la fréquence ou l'intensité des fièvres périodiques. — D'autres faits vont prouver que la quantité d'eau ou le degré d'humidité n'est pas la seule ni même la principale condition de la production des fièvres intermittentes.

1° Il est très-rare que ces maladies se développent dans les navires en pleine mer. Cependant, l'équipage est exposé aux brouillards, à la pluie, à l'humidité, qui le pénètrent de toutes parts.

Saint-Sébastien est situé dans une presqu'île que baignent les eaux de la mer; l'humidité y est fatigante; les fièvres intermittentes y sont rares, me disait notre consul, qui occupe cette résidence depuis plusieurs années.

A Rome, les maisons qui bordent le Tibre ne sont pas les plus insalubres; au contraire. L'île du Tibre peut être habitée impunément toute l'année⁽¹⁾; il n'en est pas de même de beaucoup d'autres quartiers infiniment plus secs.

On a remarqué quelquefois que le centre des marais est moins dangereux que leurs environs. M. Caffort n'a pas vu de fièvres intermittentes dans un village immédiatement entouré d'un étang qui baigne le pied des maisons, tandis que cette maladie est très-commune à une certaine distance⁽²⁾.

Dans la basse Égypte, elle est rare. Cependant, le Nil y débouche par un delta; les inondations y sont fréquentes. Mais rien ne s'oppose à l'écoulement de l'eau, qui ne stagne pas. Cette circonstance n'avait point échappé à Strabon⁽³⁾. Elle a été remarquée par Macgrigor⁽⁴⁾, et rappelée par Gilbert Blane⁽⁵⁾.

(1) Feburier, p. 16.

(2) Archives de Méd., t. XVIII, p. 459.

(3) Géograph., lib. XVII, p. 1143. Amstel., 1707.

(4) Med. sketches of the expedition to egypt, etc., p. 99 et 163.

(5) Select. dissertat., p. 99.

Au Canada, les villes d'Anapolis, de Windsor, Fort-Cumberland, sont situées près de l'embouchure de rivières sujettes à des débordements; cependant les fièvres y sont très-rares. A Frédéric-Town, dans le New-Brunswick, sur le bord toujours humide d'une rivière, on n'en a presque jamais vu⁽¹⁾.

Ainsi, la fréquence des fièvres périodiques n'est pas toujours subordonnée au degré d'humidité du sol et de l'air.

2° C'est quelquefois dans des lieux en apparence salubres qu'elles se manifestent. Elles sont, dit-on, assez communes dans le haut Canada⁽²⁾.

Elles règnent dans des lieux élevés et secs, et entièrement dépourvus de marais, comme Gibraltar, les îles Ioniennes, la Bermude, l'Arabie heureuse, etc.

On les observe dans les plaines élevées de la Castille, au voisinage des bruyères arides de Corea, dans les environs desséchés de Voltera, à Chypre où l'eau manque, dans les plaines les plus sèches d'Ispahan, à Ceylan dans les parties les plus élevées de l'île⁽³⁾.

A Ain-Thélasis, point culminant du mont Beni-Sala, faisant partie du Petit-Atlas, les fièvres intermittentes ont été nombreuses et graves; cependant, il n'y a point d'eau stagnante, le pays est exposé à une ventilation continuelle, alternativement chaude et froide⁽⁴⁾.

En beaucoup d'endroits très-éloignés du voisinage des marais, il suffit de défricher un sol depuis longtemps inculte, d'y faire des tranchées ou des transports de terre, etc., pour que les ouvriers ou les habitants du voisinage soient pris de fièvres.

Dans les terrains volcaniques, ceux qui contiennent de l'alun, du soufre, etc., les dégagements miasmatiques sont sans

(1) Crawford; Med. Gaz. of montreal, etc., — et Medical Times, t. XI, p. 27.

(2) Idem.

(3) Schnurrer; Distribution géographique de la fièvre intermittente. (Revue méd., 1830, t. I, p. 136.)

(4) M. Lavielle, médecin à Joinville (Algérie). Bulletin de l'Acad. de Méd., t. X, p. 1057.

doute plus actifs encore. Le professeur Paul Savi de Pise attribue à cette circonstance l'insalubrité de quelques contrées de la Toscane (1).

On ne peut donc pas avancer d'une manière absolue que le degré d'humidité règle, détermine la somme des fièvres intermittentes qui se développent dans un pays.

d. — Influence de la chaleur ou du froid sur la production des fièvres périodiques. — On a vu que ces fièvres sont assez rares dans le Nord; que leur fréquence et leur intensité augmentent dans les climats chauds. C'est surtout en été qu'elles sévissent. C'est au milieu du jour, et pendant la plus forte chaleur, que les accès se montrent. Il paraît donc qu'une température élevée est l'une des causes les plus puissantes de leur production.

Raymond Faure, ayant vu la fièvre se manifester en Espagne et en Grèce, loin des marais, avait cru devoir l'attribuer, d'une manière à peu près exclusive, à un excès de chaleur ou aux vicissitudes atmosphériques. Toutefois, M. Hoefler fit remarquer que les environs de Modon sont marécageux, ce dont Faure ne s'était pas aperçu (2). Les plaines sont submergées en hiver par les pluies, et près de Navarin se trouvent de véritables marais, dit M. Boudin (3). Ce médecin a combattu l'opinion de Faure touchant l'influence de la chaleur, qu'il croit seulement susceptible d'augmenter l'intensité de la fièvre (4).

Dans les contrées marécageuses, une chaleur excessive, l'action directe des rayons du soleil, provoquent la réaction fébrile et lui donnent facilement un caractère pernicieux (5).

M. Maillot, médecin de l'hôpital de Bone, vit éclater en grand nombre les fièvres intermittentes dès le mois de juin

(1) Mém. de M. Bertulus. (*Journ. de Méd. de Bordeaux*, 1850, p. 38.)

(2) *Gaz. méd.*, t. VIII, p. 128.

(3) P. 45.

(4) P. 43, 44.

(5) Audouard; *Annales cliniques de Montpellier*, t. XVI, p. 174, 175.

1834, parce que cette année les chaleurs avaient été très-précoces (1) en Algérie.

Dans l'été de l'an IX, il tomba près de Paris, à Saint-Denis, une pluie très-abondante; la chaleur fut ensuite excessive. Les fièvres intermittentes devinrent de suite nombreuses. Il y eut beaucoup de cas de pernicieuses soporeuses (2).

Lorsque les navires anglais *l'Albert* et le *Wilberforce* se furent engagés dans le Niger jusqu'à une certaine distance, pendant l'expédition de 1841-42, les équipages furent soumis à une chaleur tout à fait équatoriale. Les fièvres périodiques, et surtout rémittentes graves, exercèrent leurs ravages. Mais, comme le fait observer le docteur Morris Pritchett (3), des pluies abondantes venaient de tomber; l'humidité était vraiment extraordinaire. Ce médecin assure n'avoir vu dans les environs ni marais ni eaux stagnantes.

La chaleur sèche a aussi paru quelquefois contribuer à la production de la fièvre. Popken ne manque pas de noter que l'été de 1826 fut très-chaud et très-sec. A Jever, on fut privé d'eau douce pour la boisson (4); mais l'année précédente les pluies avaient été très-abondantes (5).

C'est une opinion générale à Walcheren, dit Gilbert Blane (6), que les fièvres intermittentes sont rares dans les années pluvieuses, et communes pendant les chaleurs sèches de l'été. Cependant, il est reconnu que les débordements, la rupture des digues, deviennent des causes de fièvres intermittentes. C'est lorsque le sol se découvre par l'évaporation opérée sous l'influence de la chaleur solaire, que ces fièvres se montrent.

La chaleur agit diversement selon la disposition physique du pays. Aussi l'inverse s'observe-t-il dans la campagne de Rome. Les fièvres y sont rares dans les années chaudes et

(1) *Journal hebdom.*, 1834, t. IV, p. 328.

(2) Boulay; Thèses de Paris, 1805, n° 378.

(3) *Some account of the African remittent fever, which occurred on Board, etc.* Churchill, 1843. (*Med. Times*, t. VIII, p. 270.)

(4) P. 77.

(5) P. 83.

(6) *Select. dissertations*, p. 90.

sèches; elles sont fréquentes après les pluies abondantes ⁽¹⁾.

On ne peut donc pas dire que la chaleur soit l'agent essentiel, ni même principal, de la production des fièvres périodiques.

Il y a plus, le *froid* n'empêche pas leur développement. En février 1795, Beddoës en vit trois cas pendant qu'il faisait une forte gelée ⁽²⁾. Elles se manifestent à Moscou, malgré une température de 30 degrés sous zéro ⁽³⁾; et, d'autre part, les marais qui environnent Saint-Pétersbourg n'en font pas naître, bien que, pendant l'été, le thermomètre de Réaumur monte à 23 degrés ⁽⁴⁾.

A Châtillon-sur-Loing règne un froid humide entretenu par le canal de Briare, des bois nombreux, des étangs, des marais non desséchés et un sol presque imperméable. Les fièvres intermittentes y sont communes ⁽⁵⁾. La plaine de la Mitidja, où elles abondent, est également humide et froide, dit M. Lavielle ⁽⁶⁾.

Pour M. le baron Michel ⁽⁷⁾, pour M. le docteur Fourcault ⁽⁸⁾, le froid, surtout le froid humide, serait le véritable promoteur de la fièvre intermittente. Il est celui de la fièvre quarte dans le département de Saône-et-Loire ⁽⁹⁾.

Si le corps, étant en sueur, est mouillé par la pluie ou plongé dans l'eau pour un travail prolongé, les fièvres périodiques se développent avec une grande facilité.

Je l'ai constaté très-positivement un assez grand nombre de fois. Parmi les malades reçus à la clinique, je trouve quatre ouvriers qui travaillaient dans l'eau; huit autres qui tombè-

⁽¹⁾ Michel, p. 155.

⁽²⁾ *Medical facts*, t. VII, p. 26.

⁽³⁾ Mestivier; Séance de l'Académie de Médecine, du 28 octobre 1828. (*Journal général*, 3^e série, t. VIII, p. 269.)

⁽⁴⁾ J. Frank; *Praxeos*, t. I, p. 24.

⁽⁵⁾ M. Lavielle; *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. X, p. 1057.

⁽⁶⁾ *Bulletin de l'Ac. de Méd.*, t. 10, p. 1061. Dans la Mitidja, en été, la chaleur est excessive dans le jour; les nuits sont très-fraîches.

⁽⁷⁾ P. 39, 49.

⁽⁸⁾ *Archives*, 3^e série, t. XIV, p. 226.

⁽⁹⁾ Thèses de Paris, 1836, n^o 186, p. 16.

rent dans l'eau en travaillant; seize individus qui s'étaient subitement refroidis pendant qu'ils avaient le corps en sueur.

D'autres, au nombre de onze, ont accusé l'ingestion de l'eau froide dans l'estomac lorsqu'ils transpiraient. Huit femmes, ayant mouillé et refroidi leurs extrémités inférieures, ont eu une suppression des règles et ont été prises de fièvre.

Six personnes s'étant exposées à la pluie et ayant conservé leurs vêtements mouillés, ont été atteintes de cette affection.

Cette influence du froid, et surtout du froid humide, n'est souvent que la cause occasionnelle ou déterminante de la fièvre; à Rome, où les germes de la maladie sont si répandus, il suffit de se baigner dans le Tibre pour la contracter ⁽¹⁾.

Mais l'action du froid et de l'humidité peut, sans le concours des autres causes, produire des accès de fièvre. M. Brachet l'a prouvé par une expérience faite sur lui-même. En octobre 1822, il alla, pendant sept nuits, à minuit, prendre un bain dans la Saône, qui coulait sous ses fenêtres. Il augmenta chaque jour la durée du bain, jusqu'à ce qu'elle fût d'une heure entière. En sortant de ce bain froid, il se mettait dans un lit chaud, provoquant ainsi une réaction vive et une sueur abondante. Ayant interrompu ces immersions, les accès fébriles n'en revinrent pas moins ⁽²⁾.

Il est peu de médecins qui n'aient vu les fièvres intermittentes se manifester après de grandes vicissitudes atmosphériques, et surtout après la transition du chaud au froid ⁽³⁾.

Le froid et le chaud, isolés ou successifs, peuvent donc occasionner les fièvres périodiques; ils sont aussi les causes les plus fréquentes des récidives.

Mais de ces deux influences opposées, quelle est la plus puissante? Pour répondre à cette question, déterminons en quelles saisons les fièvres intermittentes sont le plus nombreuses.

⁽¹⁾ Bailly, p. 203.

⁽²⁾ *Archives*, t. IX, p. 354.

⁽³⁾ Marx; *Obs. méd.*, pars 1^a, p. 62. — Audouard. — Durand de Lunel; *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XII, p. 151.

e. — Influence des saisons sur la production des fièvres périodiques. — C'est ordinairement en été et en automne que les fièvres règnent. Raymond de Middelbourg assure que c'est principalement lorsqu'un été sec et chaud est suivi d'un automne froid et humide (1).

Les praticiens, Sydenham surtout, ont distingué les fièvres intermittentes en *vernales* et *automnales*; elles offrent en effet quelques différences. Les premières cèdent plus aisément : leur marche est plus aiguë; les secondes tendent à se prolonger ou à récidiver. Remarquons cependant que les fièvres vernaes ne sont souvent que des fièvres automnales qui ont plus ou moins résisté, et qui reparaisent aux premiers jours du printemps.

Les fièvres que Grant appelle *de la moisson* ne sont pas les plus dangereuses ni les plus communes (2). Mais ces différences dépendent de la diversité des lieux où on les observe.

C'est au printemps que Bang voyait le plus de fièvres (3); c'est dans les mois d'août et de septembre qu'en France on en voit davantage. Ce fait a été constaté par Ed. Petit de Corbeil pendant vingt ans (4).

Je donne ici le résultat du dépouillement des 3,137 observations de fièvres qui ont été recueillies à la clinique interne de Bordeaux pendant les quatorze dernières années.

Il y en a eu en Janvier.....	456
Février.....	456
Mars.....	460
Avril.....	202
Mai.....	245
Juin.....	496
Juillet.....	298
Août.....	445
Septembre.....	505
Octobre.....	429
Novembre.....	272
Décembre.....	477
	<hr/> 5,157

(1) P. 29.

(2) *Fièvres*, t. I, p. 31.

(3) *Acta regia Soc. Hauniensis*, t. IV, p. 116.

(4) *Gaz. méd.*, t. XV, p. 69.

Ainsi, le mois de septembre est le plus chargé, puis viennent ceux d'octobre et d'août, ensuite ceux de juillet et de novembre. Les autres offrent un nombre sensiblement moindre; les mois de janvier et de février sont ceux qui comptent le moins de cas. Je mentionnerai plus tard les rapports qui existent entre les divers types de fièvres et les époques de l'année où elles se manifestent.

Il découle des chiffres que je viens de rapprocher, que, dans nos contrées, les fortes chaleurs de l'été favorisent la multiplication des fièvres intermittentes. Une haute température est donc une des plus puissantes conditions de leur développement.

Mais il faut ajouter qu'aucune saison, aucun mois, n'en est exempt. Ces affections semblent inhérentes au sol; ce sont, de toutes celles qu'on nomme endémiques, les plus tenaces et les plus répandues. On en rencontre constamment; à certaines époques de l'année, elles sont plus nombreuses.

En Algérie, elles sont épidémiques de juin à novembre de chaque année.

Indépendamment de leur présence presque constante dans un grand nombre de lieux, les fièvres périodiques peuvent être plus multipliées dans certaines années, et constituer alors des épidémies graves, soit par leur intensité, soit par l'étendue des contrées qu'elles envahissent. Ce sujet mérite quelques moments d'attention.

f. — Époques diverses et constitutions médicales pendant lesquelles les fièvres périodiques ont été plus nombreuses ou plus graves. — Les annales de la science présentent les histoires d'un certain nombre de *grandes épidémies*, qui, dépassant de beaucoup le règne habituel et assez pacifique des fièvres intermittentes, sévissent avec fureur sur les populations décimées.

Dans l'automne de 1558, il se répandit, sur presque toute l'Angleterre, une fièvre tierce, double tierce et rémittente, assez grave pour être qualifiée du nom de peste (1).

(1) Kaye; *Annals of the college of physicians*, etc.

Les fièvres furent très-nombreuses de 1661 à 1665, d'après Sydenham et Morton. En 1667 et 1669, et les années suivantes, éclata l'épidémie de Leyde, décrite par Sylvius Deleboë.

En 1690, parut en Italie l'épidémie indiquée par Ramazzini (1). La même maladie infesta l'année suivante la Hollande et l'Allemagne, au rapport de Dekkers (2).

Lancisi décrivit celle qui régna à Rome en 1695, et qu'il attribua au débordement du Tibre (3). Il mentionne aussi quelques autres affections de même nature, dont l'histoire lui fut transmise par d'autres observateurs (4).

Richa, Lanzoni, Beccaria (5) ont fait connaître les fièvres qui régnerent en grand nombre de 1720 à 1729. Ce fut surtout après les étés très-chauds de 1726 et 1727, qu'éclata cette grande épidémie, qui parcourut toute l'Europe, qui infesta surtout les lieux marécageux, et que Werlhof observa si judicieusement dans le Hanovre (6).

L'année 1748 fut marquée par l'envahissement de presque toute l'Allemagne. La fièvre était alors subintrante et avait un caractère inflammatoire. Elle fut décrite par Cartheuser (7). Une épidémie pareille, attribuée à une inondation, sévissait la même année dans le Brabant (8).

L'épidémie de Laxembourg, observée de 1759 à 1761 par Lauter, ne fut pas bornée aux environs de Vienne. Medicus en observa une analogue à Manheim (9). Ce fut dans le même temps que Van den Bosch étudia celle d'Overflacqué et Goedereede, qu'il rattacha à une constitution médicale vermineuse (10).

(1) *Constitutio epidemica ruralis*, p. 133.

(2) V. Ozanam; *Hist. des Epid.*, t. II, p. 48.

(3) *De noxiis paludum effluviis*, p. 147.

(4) P. 187, 202, 245, 334.

(5) *Acta phys. med. nat. cur.*, vol. III, Obs. 48, p. 142.

(6) *Observ. de febribus*, etc., p. 9.

(7) *De febre interm. epidemica programma*. Francof. ad viadrum, 1749. (Haller; *Disputat.*, t. V, p. 85.)

(8) Blumke, *De febre tertiana intermittente epid. soporosa*, etc. Halæ-Magdeb., 1763.

(9) Ozanam, t. II, p. 69.

(10) *Historia constitutionis epidemice verminose quæ annis 1760, 1661, etc. Lugduni-Batavor.*, 1769.

En 1765, Borsieri suivit à Pavie une épidémie qu'il attribua à des émanations marécageuses (1). Au rapport de Lind, en la même année, une affection semblable régnait dans plusieurs contrées de l'Angleterre (2) et de la zone torride (3).

La fin de l'hiver de 1779 fut très-humide; l'hiver suivant fut froid; puis il survint une chaleur élevée et humide. Les fièvres intermittentes et rémittentes furent très-communes à Paris, en 1780 et 1781, où Caille les observa (4). Elles furent à la même époque constatées en grand nombre, en Normandie, par Lepecq de la Cloture et Lecanut; en Lorraine, par Poma; dans le Gatinais, par Gastellier; dans la Franche-Comté, par Charles; dans la Flandre française, par Boucher, etc. (5). Elles régnerent pendant les mêmes années en Angleterre (6). Elles étaient surtout tierces et quotidiennes.

Bang en vit un grand nombre en 1790, à l'hôpital de Copenhague (7).

En 1825, la température avait été très-chaude et très-sèche. La grande épidémie de Groningue et de Jever, déjà mentionnée, se développa l'année suivante. Les fièvres intermittentes furent dans le même temps très-communes à Anvers (8), à Sneek en Ostfriesland (9), à Gand, à Lille, etc.

Les hôpitaux de Paris reçurent une multitude de fiévreux venant même de lieux élevés et secs, comme Meudon (10). Les deux années suivantes, on en observa encore beaucoup (11).

Pendant les quatorze années qui viennent de s'écouler, j'ai

(1) *Institutiones med. pract.*, t. I, p. 174.

(2) *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, etc., trad. par Thion de la Chaume, t. I, p. 25.

(3) A Antiochia. (*Idem*, t. I, p. 306.)

(4) *Mém. de la Soc. roy. de Méd.*, t. VIII, p. 24.

(5) *Idem*.

(6) Baker; *Medical Transactions*, t. III, p. 141.

(7) *Acta Soc. reg. Hauviensis*, t. IV, p. 116.

(8) Gouzee; *Ezpérience*, t. XIII, p. 332.

(9) Jorritsma, Frick, Bakker, etc. (*Bullet. des Sciences méd.*, t. XII, p. 308.)

(10) *Journal général*, 2^e série, t. XXXVII, p. 163.

(11) M. Sandras put en voir 400 à la Pitié, dans les salles de M. Bally, (*Bullet. therap.*, t. IV, p. 293.)

observé à l'hôpital de Bordeaux, dans le nombre des fièvres intermittentes, des différences assez sensibles pour que je doive les noter. Je crois convenable aussi de chercher quels rapports peuvent exister entre les faits cliniques, les observations météorologiques ⁽¹⁾, et les constitutions médicales correspondantes ⁽²⁾. Il ne s'agit ici que d'un simple aperçu.

L'été de l'année 1838 avait été sec et chaud; l'automne, chaud et humide. L'hiver fut surtout humide, et l'été de l'année 1839 sec. Sous ces influences successives, les fièvres encombrèrent l'hôpital. Les lits furent presque doublés. La clinique compta 481 fiévreux ⁽³⁾.

La sécheresse domina en 1840; la température fut variable. Le nombre des fiévreux ne fut que de 294.

Il diminua encore en 1841, car il se réduisit à 156. L'hiver avait été humide et froid, le printemps chaud et sec; l'été et l'automne furent très-pluvieux.

L'année 1842 devint sèche et chaude. Le nombre des fièvres intermittentes fut de 281.

Pendant l'hiver de 1843, des pluies très-abondantes produisirent l'inondation de divers terrains environnant la ville. Les ruisséaux du Peugue et de la Dèvèze, ne se dégorgeant pas assez vite dans la Garonne, l'eau monta et se répandit dans les quartiers les plus bas de la ville. Elle pénétra dans beaucoup de caves et donna ainsi à la constitution médicale un caractère très-prononcé d'humidité. Le nombre des fièvres augmenta: il fut de 349.

L'année 1844 se montra également assez humide, mais sans débordements. Le printemps fut sec et chaud. Il y eut 325 fiévreux à la clinique.

⁽¹⁾ Faites par feu le docteur Révolat, continuées par M. Barbet, consignées dans le *Journal de Médecine de Bordeaux*; — et celles de M. Abria, insérées dans les *Actes de l'Académie des Sciences* de la même ville.

⁽²⁾ Rédigées, avec beaucoup d'exactitude, par M. le docteur Burguet, secrétaire général de la Société de Médecine, et publiées, chaque année, avec la Notice des travaux de cette Compagnie.

⁽³⁾ Dans le département de Lot-et-Garonne, les fièvres étaient aussi très-nombreuses en 1839, dit M. le docteur Dubourg de Marmande. (*Journal de la Soc. de Méd. de Bordeaux*, 1839, t. IX, p. 305.

L'hiver de 1845 fut doux et humide, le printemps chaud, l'été inégal. Il n'y eut que 278 malades atteints de fièvres.

L'année suivante, leur nombre fut exactement pareil. L'hiver avait été doux, le printemps d'abord chaud et humide, puis chaud et sec. Ce dernier mode se maintint en été.

Depuis cette époque, le nombre des fièvres intermittentes a toujours diminué jusqu'à l'an dernier; car il était, en 1847, de 217; en 1848, de 172; en 1849, de 96; en 1850, de 87; en 1851, de 72. Ce décroissement n'a pas été seulement observé dans les deux salles de clinique, mais aussi dans les autres services de l'hôpital de Saint-André, en ville et dans le département. La vente du sulfate de quinine chez les pharmaciens, baromètre assez exact du degré de fréquence des fièvres intermittentes, a beaucoup diminué pendant deux ans.

Dans ces diverses années, les qualités les plus ordinaires de l'atmosphère ont été la chaleur et la sécheresse.

L'année 1851 a surtout été remarquable par l'élévation de la température. Le ciel a presque toujours été serein.

En 1852, il y a eu un léger accroissement dans le nombre des fièvres. Il s'est élevé à 109. L'année a été chaude et souvent humide, quoique le baromètre se soit généralement maintenu très-haut.

A quelles conclusions tous ces faits peuvent-ils nous conduire? L'exemple des années les plus récentes semble prouver que la chaleur sèche diminue le nombre des fièvres; mais en 1841, il fut peu considérable, et cependant les pluies avaient été presque continuelles. L'influence de l'humidité, en 1843, paraît incontestable; mais n'oublions pas qu'en d'autres années, par exemple pendant l'épidémie si générale de 1826, les chaleurs avaient été fortes et continues.

Il est donc fort difficile d'assigner à ces diverses circonstances, considérées isolément, un rôle bien déterminé et surtout un rôle toujours identique.

Recherchons donc si quelque agent secret ne concourt pas plus puissamment à la production des fièvres périodiques.